



LIVRE DEUXIÈME.

DEPUIS LA PROMOTION DE MONTFORT AU SACERDOCE
EN 1700, JUSQU'A SA MISSION APOSTOLIQUE EN
1706.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS LA PROMOTION DE MONTFORT AU SACERDOCE EN
1700, JUSQU'A SON ENTRÉE COMME AUMONIER A L'HÔ-
PITAL-GÉNÉRAL DE POITIERS EN 1701.

TOUTE la vie de Montfort avoit été une préparation au sacerdoce. Qui en étoit plus digne, si quelqu'un peut l'être, qu'un homme prévenu de tant de grâces et si saint dès l'enfance; qu'un homme formé par les plus habiles maîtres, et si efficacement exercé par eux dans toutes les vertus? Si la réunion de l'innocence et de la pénitence, du zèle et de l'humili-

lité, peuvent donner quelques droits au ministère auguste des autels, qui, mietux que lui, pouvoit y prétendre? Déjà, et long-temps avant qu'il entrât dans les ordres sacrés, son directeur lui avoit permis de se consacrer à Dieu par le vœu de chasteté. Il avoit choisi pour le faire la chapelle de la Sainte-Vierge, dans l'église de Notre-Dame, où il alloit avec plusieurs séminaristes communier tous les samedis. Là, aux pieds de *sa bonne mère*, et par ses mains virginales, il avoit offert à Dieu le sacrifice d'un corps préservé de ces souillures dont la jeunesse est trop souvent flétrie: « Car, dit M. Blain, qui l'avoit connu dès ses premières années et l'avoit toujours suivi » jusqu'à cette époque, je suis persuadé qu'il » est mort vierge, et que sa chair est entrée » dans le tombeau comme elle étoit sortie du » berceau, aussi pure, aussi innocente. »

Cependant les années s'écouloient; Montfort avoit déjà passé vingt-sept ans, dont sept consacrés à l'étude de la théologie. Rempli, comme tous les saints, d'une juste frayeur à l'aspect du sacerdoce, il gravissoit lentement la sainte montagne, n'aspirant qu'à retarder le moment d'en toucher le sommet, lorsqu'enfin on le pressa de monter plus haut. Il op-

posa des difficultés et des larmes, et il fallut un ordre formel. Alors seulement il courba les épaules sous un fardeau que les anges eux-mêmes ne recevroient qu'en tremblant. Nous ignorons quelle fut en particulier sa préparation prochaine au sacerdoce, mais on peut facilement en juger par toute sa vie passée. Il faut bien qu'il fût alors éclairé de vives lumières et rempli de dispositions excellentes, puisque M. Leschassier, pour qui rien n'étoit caché dans son âme, voulut qu'il mit par écrit ses sentimens sur le sacerdoce : il est à regretter que cet écrit ne se soit pas conservé.

Il fut ordonné prêtre le 5 juin 1700, samedi des Quatre-Temps après la Pentecôte, par M^{sr} de Flamanville, évêque de Perpignan, que M^{sr} le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, avoit commis pour faire l'ordination de son diocèse. Ce dut être pour le pieux diacre une grande consolation de recevoir l'imposition des mains de ce prélat. M^{sr} de Flamanville est cet ami du jeune Claude le Peltier de Souzi, dont il est si souvent parlé dans la vie de ce saint écolier; et c'est à lui que nous devons la plus grande partie des détails qui rendent cette histoire si intéressante pour

la piété. Après avoir été lui-même la gloire et l'édification du séminaire Saint-Sulpice, il s'étoit proposé d'aller porter la foi chez les nations lointaines; son zèle fut retenu en France, mais il n'y resta pas oisif. Encore simple prêtre, il faisoit chaque Carême, avec un succès incroyable, des catéchismes et des instructions à près de mille laquais réunis dans l'église de Saint-Sulpice. Montfort ayant eu l'honneur de lui servir plusieurs années de clerc ou coadjuteur dans ces fonctions évangéliques, avoit conçu pour lui ces sentimens d'estime et de vénération qui s'allient dans les élus avec l'affection la plus tendre. C'est ce même prélat qui, devenu évêque de Perpignan, trouva dans une campagne cette pauvre jardinière qui exprimoit à Dieu les affections de son cœur par la prière si connue sous le nom du *Pater de la Jardinière*.

Montfort passa le jour de son ordination dans les plus vifs sentimens de respect, d'admiration et de reconnoissance envers Dieu. Au lieu de ne dire, selon sa coutume, qu'une fois *Deo gratias* aux amis qu'il rencontroit, il leur disoit ce jour-là : *Mille fois Deo gratias*. Il obtint de son directeur de rester jusqu'au soir en actions de grâces devant le saint

Sacrement, et il prit plusieurs jours pour se préparer à sa première messe.

Le lieu qu'il choisit pour la dire fut celui-là même dont il avoit eu tant de soin depuis son entrée dans le séminaire, c'est-à-dire la chapelle de la Sainte-Vierge derrière le chœur, dans la paroisse de Saint-Sulpice. « J'y assis-
» tai, dit M. Blain, j'y vis un homme comme
» un ange à l'autel. Cet air angélique qui l'y
» accompagnoit ne me frappa pas seul; un
» de ses confrères du séminaire qui s'y trou-
» voit aussi en fit la remarque, et m'en parla.
» Sur quoi lui ayant dit, pour le sonder da-
» vantage, que tels et tels du séminaire que
» je lui nommai, et qui étoient très-fervens,
» avoient aussi paru dans cette auguste action
» avec un air très-dévoit : *Je l'avoue*, répli-
» qua-t-il, *mais cependant quelle différence!*
» *M. de Montfort y a paru comme un ange.*
» Son témoignage mérite attention, car il étoit
» d'humeur à ne flatter personne, et encore
» moins M. de Montfort à qui il n'étoit pas
» très-favorable. »

Le nouveau prêtre ne pensa plus qu'à se dévouer au salut des âmes; son zèle bien réglé avoit commencé par lui-même, et l'avoit jusqu'à là animé pour sa propre perfection

d'une ardeur qui a peu d'exemples. Désormais embrasé du feu céleste que le divin Sauveur est venu apporter sur la terre, il n'aspiroit plus qu'à embraser tout le monde. Le reste du temps qu'il demeura dans le séminaire, il le passa à préparer des matières de sermons, et à se faire un fonds suffisant pour parler à toute heure et sur toutes sortes de sujets comme il le fit dans la suite. L'ardeur de sa charité lui donnoit un attrait spécial pour les pays barbares. « Que faisons-nous
» ici, mes chers amis, disoit-il quelquefois à
» ses condisciples, pourquoi sommes-nous
» des ouvriers inutiles, tandis qu'il y a tant
» d'âmes qui périssent dans le Japon et les
» Indes, faute de prédicateurs et de catéchis-
» tes qui les instruisent des vérités du salut? » Un jour il apprend qu'on doit faire partir le lendemain plusieurs ecclésiastiques pour le Canada où la congrégation de Saint-Sulpice dirige le séminaire de Montréal; transporté de zèle, il va s'offrir pour les accompagner. M. Leschassier n'accepta pas ses services dans la crainte, comme il le dit depuis à M. Blain, que se laissant emporter à l'impétuosité de son zèle, il ne se perdit dans les vastes forêts de ce pays, en courant après les Sauvages.

Ce n'est pas qu'on ne désirât beaucoup à Saint-Sulpice voir Montfort s'attacher à la congrégation, ainsi que le dit encore M. Leschassier au même M. Blain; mais l'attrait intérieur qui le portoit vers les missions étoit trop fort pour qu'il y pût résister et douter un instant que telle fût la volonté divine. Ses directeurs n'ayant pas jugé convenable de l'envoyer dans le Nouveau-Monde, durent donc, quoique à regret, renoncer à le fixer au milieu d'eux : eux-mêmes l'engagèrent à suivre sa vocation, et il n'attendit plus que d'en avoir les moyens. Dieu ne tarda pas à les lui fournir. Trois mois étoient à peine écoulés depuis son ordination, que le père de famille lui dit d'aller travailler à sa vigne.

Sur ces entrefaites arriva à Paris un saint prêtre de Nantes, nommé M. Lévêque, qui s'adonnoit depuis long-temps avec le plus grand zèle aux missions et à tous les genres de bonnes œuvres. Il s'étoit associé plusieurs ecclésiastiques, et en avoit formé la communauté de Saint-Clément. Sa vie étoit pauvre et pénitente au-delà de ce que l'on peut dire. Un écu lui suffisoit pour un voyage de Nantes à Paris : il ne s'y nourrissoit que de pain et

d'eau. Elevé par M. Olier dans la célèbre école de perfection située au château d'Aorone, et maintenant à Issy près Paris, il alloit de temps en temps à Saint-Sulpice pour y réveiller, disoit-il, sa ferveur parmi ceux auxquels il se croyoit redevable du peu qu'il en avoit. A mesure qu'il avançoit en âge, il y faisoit des voyages plus fréquens, et y restoit plus long-temps, car sa passion étoit d'y mourir, et Dieu le lui accorda. Cette fois il parut que la Providence l'y conduisoit pour ouvrir à Montfort la carrière dans laquelle il devoit marcher. Dès qu'il le connut, il désira se l'attacher, et celui-ci, de l'avis de son directeur, fut lui-même au-devant de ses vœux. Le jeune prêtre se réjouissoit de faire sous un tel maître l'apprentissage de la vie apostolique, et le saint vieillard de son côté se félicitoit d'avoir un si digne coopérateur. Il eût été difficile, il est vrai, de trouver deux hommes qui se convinssent mieux pour le genre de vie et l'esprit de pénitence.

M. Lévêque et Montfort partirent ensemble de Paris, dans le cours de septembre, et rendus à Orléans, ils s'embarquèrent sur la Loire. Au nombre des passagers étoient trois libertins qui n'avoient à la bouche que des

paroles sales et d'horribles blasphèmes. Le nouveau missionnaire les reprit sans aucun respect humain, et les voyant tourner ses paroles en railleries, il leur annonça d'un ton ferme, qu'ils en seroient bientôt châtiés. L'événement ne tarda pas à confirmer cette prédiction : l'un d'entre eux faillit mourir, peu de jours après, dans un excès d'ivresse; les autres s'étant querellés, en vinrent jusqu'à tirer l'épée, et se blessèrent grièvement tous les deux. Cependant, M. Lévêque et Montfort, arrivés à Nantes au bout de peu de jours, commencèrent sans retard leurs travaux dans les campagnes du diocèse, et les continuèrent jusqu'au mois de février de l'année suivante. Nous n'avons aucun détail sur toutes ces missions, seulement nous savons que Montfort ne tarda point à reconnoître qu'il ne lui étoit pas possible de rester plus long-temps dans cette communauté. Ceux qui la composoient ne ressembloient guère, pour la plupart, à leur vénérable supérieur. Presque tous étoient imbus des erreurs jansénistes, et remplis de l'esprit orgueilleux et fourbe qui caractérisoit cette secte. Le jeune missionnaire ne pouvoit sympathiser avec des hommes qui manquoient de respect et d'amour

pour la chaire de saint Pierre. Il regretta M. Lévêque et il en fut regretté, mais l'état où tomba bientôt après cette communauté, prouva qu'il avoit eu raison d'en sortir. Nous verrons plus tard la rancune que lui en gardèrent ceux qu'il avoit abandonnés, et combien leurs intrigues et leur influence sur un prélat qui favorisoit leurs erreurs, firent chèrement expier au serviteur de Dieu son attachement à l'Eglise.

Il étoit encore à Nantes, lorsqu'il apprit que sa sœur Louise, qui avoit été placée en pension dans la communauté de Saint-Joseph, à Paris, venoit de perdre le secours des personnes qui l'avoient jusque là soutenue, et se voyoit sur le point d'être congédiée. En attendant qu'il pût trouver quelque moyen de la secourir, il lui écrivit la lettre suivante pour l'encourager à s'abandonner, sans réserve et sans inquiétude, à la divine Providence : « Ma » chère sœur en Jésus-Christ, le pur amour » de Dieu règne en nos cœurs ! Quoiqu'éloigné de corps de vous, je ne le suis pas de » cœur, parce que votre cœur n'est pas éloigné de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, et » que vous êtes fille de la divine Providence, » dont je suis aussi l'enfant, quoiqu'indigne.

» On devrait plutôt vous appeler novice de
» la divine Providence, parce vous ne faites
» que commencer à pratiquer la confiance et
» l'abandon parfait qu'elle demande de vous.
» Vous ne serez reçue professe et fille de la Pro-
» vidence, que quand votre abandon sera gé-
» néral et parfait, et votre sacrifice entier. Dieu
» vous veut, ma chère sœur, Dieu vous veut
» séparée de tout ce qui n'est pas lui, et peut-
» être effectivement abandonnée de toutes les
» créatures; mais consolez-vous, réjouissez-
» vous, servante et épouse de Jésus-Christ, si
» vous ressemblez à votre maître et à votre
» époux. Jésus est pauvre, Jésus est délaissé,
» Jésus est méprisé, rejeté comme la balayure
» du monde : heureuse, mille fois heureuse
» Louise Grignon, si elle est pauvre d'esprit,
» si elle est délaissée, méprisée, rejetée comme
» la balayure de la maison de Saint-Joseph !
» Ce sera pour lors qu'elle sera véritablement
» la servante et l'épouse de Jésus-Christ, et
» qu'elle sera professe de la divine Provi-
» dence, si elle ne l'est de la Religion. Dieu
» veut de vous, ma chère sœur, que vous vi-
» viez au jour la journée, comme l'oiseau sur
» la branche, sans vous soucier du lende-
» main ; dormez en repos sur le sein de la di-

» vine Providence et de la très-sainte Vierge,
» ne cherchant qu'à aimer et contenter Dieu ;
» car c'est une vérité infaillible, un axiome
» éternel et divin, aussi véritables qu'il n'y a
» qu'un Dieu : (plût à Dieu que je pusse les
» écrire dans votre esprit et dans votre cœur
» en caractères ineffaçables !) *Cherchez pre-*
» *mièrement le royaume de Dieu et sa justice,*
» *et le reste vous sera donné par surcroît.* Si
» vous faites la première partie de cette pro-
» position, Dieu infiniment fidèle fera la se-
» conde, c'est-à-dire, que si vous servez Dieu
» fidèlement et sa très-sainte Mère, vous ne
» manquerez de rien en ce monde ni dans
» l'autre. Vous ne manquerez pas même d'un
» frère prêtre, qui a été, qui est, et qui sera
» tout à vous dans ses sacrifices, afin que vous
» soyez toute à Jésus-Christ dans le vôtre. Je
» salue votre bon ange gardien. Nantes, fé-
» vrier 1701. »

Le désir d'aller assister cette sœur eut sans doute quelque part au projet qu'il forma de retourner à Paris ; mais il y étoit déterminé surtout par le besoin de consulter ses anciens directeurs. C'étoit par leur avis qu'il étoit venu à Nantes : n'y pouvant rester plus long-temps, et craignant d'ailleurs de se conduire par ses

propres lumières, il vouloit aller se remettre entre leurs mains pour en recevoir une direction nouvelle. A une lieue environ de sa route, se trouvoit l'abbaye de Fontevrault; il désira voir une autre de ses sœurs qui venoit tout récemment d'y faire profession : arrivé à la porte, il ne demanda d'abord que *la charité pour l'amour de Dieu*. La manière affectueuse dont il prononçoit ces paroles, et l'air de piété répandu sur tout son extérieur, piquèrent la curiosité de la portière : elle lui fit plusieurs questions auxquelles il ne donna que cette réponse : *La charité pour l'amour de Dieu*. L'abbesse avertie vint elle-même à la porte, et demanda à l'étranger son nom et ses qualités. « Madame, lui répondit-il, à quoi bon me de- » mander mon nom ? ce n'est pas pour moi, » c'est pour l'amour de Dieu que je vous de- » mande la charité. » Vouloit-il par là lui donner une leçon sur le motif surnaturel qui doit porter à secourir le prochain, ou bien s'apercevant qu'on paroissoit prévenu en sa faveur, vouloit-il éviter une réception honorable qui l'eût mortifié plus que toute autre chose ? ... Quoi qu'il en soit, sa réponse parut sans doute peu respectueuse, et le pèlerin fut renvoyé sans aucun secours. Quoique épuisé

de fatigue, et renonçant avec peine au pieux plaisir qu'il auroit eu d'entretenir un instant sa sœur, il se retira sans se plaindre, et se contenta de dire à la portière : « Si madame » l'abbesse me connoissoit, elle ne me refuse- » roit sans doute pas la charité. » En effet, sa sœur l'ayant reconnu sans peine, au portrait qu'on lui en fit, on courut après lui, on le pressa de revenir ; mais ces instances furent inutiles, et il alla chez de pauvres gens de la campagne, chercher la nourriture et le repos dont il avoit un extrême besoin.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DEPUIS L'ENTRÉE DE MONTFORT A L'HOPITAL-GÉNÉRAL DE
POITIERS EN 1701, JUSQU'A SON VOYAGE DE PARIS EN
1702.

Au lieu de continuer directement sa route vers Paris, Montfort s'en écarta pour passer par Poitiers : il avoit à s'y acquitter d'une commission de madame de Montespan, sa protectrice et celle de ses sœurs ; la suite

prouva que la Providence avoit aussi ses vues en le conduisant dans cette ville. Étant allé dire la messe à l'hôpital, l'air de piété qu'il portoit toujours dans l'exercice de cette auguste fonction, le profond recueillement avec lequel il passa l'heure entière de son action de grâces, frappèrent d'admiration tous les pauvres qui en furent témoins. Ils n'avoient point en ce moment d'aumônier. « Voilà un saint, se dirent-ils les uns aux autres, voilà l'homme qu'il nous faut; arrêtons-le, et faisons en sorte de le fixer au milieu de nous. » C'étoit comme une inspiration commune : elle fut à l'instant suivie de l'exécution. Tous de concert environnèrent l'homme de Dieu comme il se disposoit à sortir; ils l'appelèrent leur père, et le conjurèrent de l'être en effet. Il leur représenta qu'il étoit étranger au diocèse, et ne faisoit que passer par leur ville; mais ils insistèrent avec des paroles et des larmes capables d'attendrir le cœur le plus dur. Il n'en falloit pas tant pour celui d'un homme dont l'inclination et la tendresse avoient toujours été pour les pauvres. « *Mes chers amis*, leur dit-il, *demandez si c'est la volonté de Dieu.* » L'un d'eux se chargea d'en écrire, au nom de tous les pauvres, à M^{sr} de Girard, évêque de

Poitiers, alors absent de cette ville, et Montfort de son côté, consentit à attendre la réponse.

Il s'adonna cependant, avec la permission des grands-vicaires, à toutes sortes de bonnes œuvres. Presque chaque jour, il assembloit sous les halles les enfans et les pauvres de la ville, pour leur enseigner le catéchisme. Les exhortations pathétiques qu'il y joignoit attiroient beaucoup d'autres personnes, et faisoient la plus vive impression sur les cœurs. Il visitoit de temps en temps les pauvres de l'hôpital, et le respect avec lequel il les traitoit, montrait bien qu'il voyoit en eux Jésus-Christ même. Les écoliers, qui sont en grand nombre dans cette ville, eurent aussi part à ses soins. Après avoir gagné leur affection par son zèle et sa douceur, il forma, des plus dociles d'entre eux, une petite société à laquelle il donna des réglemens. Ils devoient faire chaque jour un peu d'oraison, et lire quelques pages d'un bon livre; s'unir ensemble pour se divertir innocemment les jours de congé, fréquenter les sacremens, s'enrôler dans la congrégation de la Sainte-Vierge, établie au collège des Jésuites, et surtout faire tous leurs efforts pour retirer du désordre ceux de leurs camarades qui s'y seroient laissés

entraîner. Il suffisoit, au reste, qu'ils pussent réussir à les amener près de Montfort; car quelque scandaleux et endurci que fût un écolier, c'étoit assez d'un entretien ou deux pour le changer entièrement. De cette petite société sortirent depuis un grand nombre d'excellens prêtres et de laïques très-édifiants.

De retour à Poitiers, au bout d'un mois environ, l'évêque s'occupa de la demande qui lui avoit été faite. Avant de se prononcer, il voulut avoir l'avis du supérieur-général de Saint-Sulpice, et le consulta pour savoir s'il jugeoit Montfort *propre à conduire et instruire un hôpital-général*. Voici quelques passages de la réponse de M. Leschassier, en date du 13 mai 1701 : « Dieu l'a prévenu de beau-
» coup de grâces, et il y a répondu fidèlement,
» car il m'a paru et à d'autres qui l'ont examiné de près, avoir été constant dans l'a-
» mour et la pratique de l'oraison, de la
» mortification, de la pauvreté et de l'obéissance. Il a bien du zèle pour secourir les
» pauvres et pour les instruire. Il a de l'industrie pour venir à bout de plusieurs
» choses. Mais comme son extérieur a quelque
» chose de singulier, que ses manières ne
» sont pas au goût de bien de gens, qu'il a

» une haute idée de la perfection, bien du
» zèle et fort peu d'expérience (il n'étoit
» prêtre que depuis onze mois), je ne sais pas
» s'il est propre pour l'hôpital où on le de-
» mande. » D'après cette réponse, et plus encore, sans doute, d'après tout le bien qu'il lui voyoit faire dans sa ville épiscopale et à l'hôpital, M^{sr} de Poitiers écrivit le 25 août à Montfort : « Nos pauvres continuent de vous dési-
» rer. Je crois vous devoir dire que leurs
» desirs, joints à ce que M. Leschassier a pris
» la peine de me répondre, me font croire que
» Dieu vous veut auprès d'eux, si M^{sr} votre
» évêque veut bien vous en donner la permis-
» sion. Je vous prie donc de la lui demander
» et d'en profiter au plus tôt, s'il vous l'accorde. » En attendant cette permission et certaines formalités à remplir pour son admission dans l'hôpital, où il ne put être reçu qu'après la Toussaint, M^{sr} l'évêque le fit loger et nourrir dans son petit séminaire.

Sans abandonner le soin des personnes du dehors, sans cesser de prêcher, de confesser, de donner des retraites dans la ville et aux environs, Montfort s'appliqua sans relâche à bien s'acquitter de l'emploi qui venoit de lui être confié. Une fois à l'hôpital, cette maison de-

yint, comme elle devoit l'être, l'objet principal de son zèle. Jusqu'alors il y avoit régné, sous tous les rapports, un désordre affreux, et qui sembloit à beaucoup de personnes absolument irrémédiable. A force d'industrie et de dévouement, le nouvel aumônier vint pourtant à bout de corriger bien des abus. Pour réussir plus sûrement dans la réforme spirituelle, il commença par chercher un remède aux maux matériels. Les revenus de l'hôpital étant insuffisants, on le vit plusieurs fois, accompagné de quelques pauvres, parcourir la ville avec un âne chargé de paniers, pour solliciter et recueillir des aumônes. Lui-même s'imposoit avec délices les privations qu'il s'efforçoit d'épargner aux autres. Non-seulement il ne recevoit rien des honoraires attachés à sa charge, mais il avoit choisi dans la maison la plus misérable des chambres; il ne prenoit point d'autre nourriture que celle des pauvres, et encore en si petite quantité, qu'on ne pouvoit comprendre comment il se soutenoit avec si peu de chose. Tout ce qu'il recevoit de dons pour lui-même, il l'employoit à l'ornement de la chapelle, à l'arrangement de l'hôpital, ou au soulagement de ses chers pauvres. Outre les fonctions spirituelles de sa

place, dont il s'acquittoit avec un zèle infatigable, il rendoit aux malades les services les plus abjects. C'étoit un délasement pour lui de les servir à table, de balayer les salles et les cours, de laver la vaisselle, d'apprêter les lits, et de faire beaucoup d'autres choses bien plus dégoûtantes encore. Une fois, un pauvre attaqué d'une maladie contagieuse et tout couvert de plaies, ayant été refusé par la crainte qu'il ne communiquât son mal à d'autres, Montfort obtint, à force de prières, qu'il seroit reçu, et placé, pour prévenir la contagion, dans une chambre tout-à-fait retirée. Il se chargea lui-même de tout ce qui regardoit ce malade, sans vouloir que personne partageât avec lui les charitables offices qu'il lui rendoit. Il pansoit ses plaies, et un jour que la nature avoit plus de peine qu'à l'ordinaire à soutenir un objet dont la vue seule faisoit horreur, Montfort, se reprochant ce sentiment comme un excès de délicatesse, fit pour triompher entièrement de ses répugnances, ce qu'on raconte aussi de quelques saints; il rassembla dans le creux de sa main le pus de ses plaies, et l'avalâ. Il raconta depuis confidemment ce trait à la sœur Marie de Jésus, pour l'encourager à se surmonter

elle-même, et il ajoutoit que, par un effet sensible de la grâce, il n'avoit jamais rien bu de si délicieux.

Il semble qu'une conduite si parfaite, et tant de services rendus à l'hôpital, devoient concilier à l'homme de Dieu l'estime et la reconnaissance de tous les cœurs; mais le Seigneur récompense autrement ceux qu'il aime : Montfort l'éprouva. Nous ne pouvons mieux faire connoître en quel état il trouva l'hôpital, ce qu'il y fit de bien, et ce qu'il y souffrit, qu'en citant une lettre qu'il écrivit le 4 juillet 1702, à M. Leschassier, pour lui rendre compte de sa conduite *en abrégé et en vérité*. « J'entrai, dit-il, dans ce pauvre hôpital, ou » plutôt cette pauvre Babylone, avec une » ferme résolution de porter avec Jésus-Christ » mon maître, les croix que je prévoyois bien » me devoir arriver, si l'ouvrage étoit de » Dieu. Ce que plusieurs personnes ecclésiastiques et expérimentées de la ville me dirent pour me détourner d'aller dans cette maison de désordre, qui leur paroissoit incorrigible, ne fit qu'augmenter mon courage pour entreprendre cet ouvrage, malgré ma propre inclination, qui a toujours été et qui est encore pour les missions.

» A mon entrée, les supérieurs et les inférieurs de l'hôpital, et toute la ville même, » furent dans la joie, me regardant comme » une personne donnée de Dieu pour réformer cette maison. Les supérieurs de l'hôpital, avec qui j'agissois de concert, et plus » en obéissant qu'en commandant, me donnèrent d'abord les mains pour l'exécution » et l'observation de la règle que je désirois » introduire. Monseigneur même, et tout le » bureau, furent les premiers à m'autoriser, et me permirent de faire manger les » pauvres en réfectoire, et de leur aller quêter quelque chose par la ville, pour manger avec leur pain sec; ce que je fis pendant » trois mois, non sans beaucoup de rebuts et » de contradictions qui s'augmentèrent de » jour à autre, de telle sorte, par le moyen » d'un monsieur employé dans la maison, et » de mademoiselle la supérieure de l'hôpital, que je fus contraint, par obéissance à » notre vicaire, d'abandonner le soin de ces » tables, qui contribuoient beaucoup au bon » ordre de la maison. Ce monsieur, aigri » contre moi, sans aucun légitime fondement » que je sache, me rebutoit, contrarioit et outrageoit sans cesse dans la maison, et me

» décrioit dans ma conduite par la ville, chez
» les administrateurs, ce qui anima étrange-
» ment contre lui tous les pauvres qui m'ai-
» moient tous, hormis quelques libertins et
» libertines ligués avec lui contre moi. Pen-
» dant cette bourrasque, je gardois le silence
» et la retraite, remettant entièrement ma
» cause entre les mains de Dieu, et n'espérant
» qu'en son secours, malgré les avis contraires
» qu'on me donnoit. J'allai pour cet effet faire
» une retraite de huit jours aux Jésuites. Là,
» je fus rempli d'une grande confiance en
» Dieu et en sa sainte Mère, qu'il prendroit
» évidemment ma cause en main. Je ne fus
» pas trompé dans mon attente. Au sortir de
» ma retraite, je trouvai ce monsieur malade :
» il mourut quelques jours après.... La supé-
» rieure, jeune et vigoureuse, le suivit en six
» jours. Plus de quatre-vingts pauvres tom-
» bèrent malades : plusieurs en moururent.
» Toute la ville croyoit que la peste étoit dans
» l'hôpital, et disoit publiquement que la ma-
» lediction étoit sur cette maison. Parmi tous
» ces malades et ces morts que j'assistois, moi
» seul, je ne fus point malade. Depuis la mort
» de ces supérieurs, j'ai encore eu de plus
» grandes persécutions. Un pauvre élevé et

» orgueilleux s'est mis dans l'hôpital à la tête
» de quelques libertins pour me contredire,
» plaidant sa cause auprès des administra-
» teurs, et me condamnant dans ma conduite,
» parce que je leur dis hardiment, quoique
» doucement, leurs vérités, qui sont des ivro-
» gneries, des querelles, des scandales, etc.
» Presque aucun des administrateurs (quoi-
» que je ne prenne rien de la maison, pas
» même un morceau de pain, les étrangers
» me nourrissant par charité) ne se met en
» peine de punir ces vices et de corriger ces
» désordres intérieurs, et presque tous ne
» pensent qu'au bien temporel et extérieur de
» la maison.

» Il est vrai pourtant, mon cher père, que
» parmi tous ces troubles et contradictions
» que je ne dis qu'en gros, Dieu s'est voulu
» servir de moi pour faire de grandes conver-
» sions dans la maison et hors de la maison.
» L'heure du lever, du coucher, de la prière
» vocale, du chapelet en commun, du réfec-
» toire en commun, des cantiques, et même
» de l'oraison mentale pour ceux qui le veu-
» lent, subsiste encore maintenant malgré les
» contradictions. Depuis que je suis ici, j'ai
» été dans une mission continuelle, confes-

» sant presque toujours depuis le matin jusqu'au soir, et donnant des conseils à une infinité de personnes, et le grand Dieu mon Père, que je sers, quoique avec infidélité, m'a donné, depuis que je suis ici, des lumières dans l'esprit que je n'avois pas, une grande facilité pour m'énoncer et parler sur-le-champ sans préparation, une santé parfaite et une grande ouverture de cœur envers tout le monde. C'est ce qui m'attire l'applaudissement de presque toute la ville. (Ce qui doit bien me faire craindre pour mon salut.) Je ne donne entrée dans ma chambre à aucune femme, pas même aux supérieures de la maison.

» Je m'oubliois de vous dire que je fais une conférence toutes les semaines aux treize ou quatorze écoliers qui sont l'élite du collège, et ce avec l'approbation de feu Monseigneur.»

Cependant Montfort n'oublioit pas le voyage de Paris, commencé, comme on l'a vu, dès l'année précédente, et interrompu à Poitiers par les sollicitations des pauvres de l'hôpital, ou plutôt par une disposition particulière de la divine Providence. Peut-être reçut-il alors quelque nouvelle lettre de sa sœur, qui le pressoit d'aller la secourir, ou bien peut-être

encore ne voulut-il pas tarder plus long-temps à s'assurer, en consultant ses directeurs, si Dieu l'appeloit bien à rester renfermé dans un hôpital. Il se décida donc à faire son voyage. Il lui fallut, pour l'exécuter, se dérober à l'affection de ceux qui l'entouroient, et qui, dans la crainte de le perdre pour toujours, se fussent opposés à son départ.

CHAPITRE TROISIEME.

VOYAGE DE MONTFORT A PARIS EN 1702.

MONTFORT prit sa route par Angers, afin de voir au séminaire de cette ville un de ses anciens directeurs de Saint-Sulpice; mais au lieu d'en obtenir les conseils qu'il désiroit, il se vit rebuté d'une manière si dure, que jamais humiliation ne lui fut plus sensible, et qu'il ne put en cette occasion, l'unique peut-être de sa vie, se défendre de quelques paroles de plainte. Arrivé à Paris, il se hâta

d'aller voir à la maison de campagne du séminaire M. Leschassier, dont il venoit tout exprès de si loin chercher les avis. Là encore, mêmes rebuts, mêmes humiliations. On lui déclara définitivement et publiquement qu'on ne vouloit plus se charger de sa conduite. Mais, cette fois, rien ne parut qui pût indiquer en lui le trouble et la sensibilité. Ceux qui le virent revenir d'Issy à Paris auroient pu croire qu'il y avoit reçu le plus gracieux accueil. L'humiliation n'avoit servi qu'à exalter son courage. Quels qu'aient été les motifs de cette conduite étonnante de la part d'hommes aussi recommandables, il est certain qu'on n'en avoit pas moins, dans les séminaires de Saint-Sulpice, la plus haute estime de la sainteté de Montfort. Sans parler de la lettre confidentielle de M. Leschassier à Monseigneur de Poitiers, dont on a vu plus haut des passages si honorables pour le serviteur de Dieu, il est à remarquer que la première histoire de sa vie a été publiée précisément par un directeur du séminaire sulpicien d'Angers, contemporain de Montfort, lequel sans doute ne la fit qu'après avoir recueilli toutes les traditions des séminaires de Paris et d'Angers, et obtenu l'agrément de M. Leschassier

son supérieur-général. M. Blain rappelant au bout de quelques années à ce même M. Leschassier la réception qu'il avoit faite à Montfort, et dont lui-même avoit été témoin : « Vous le voyez, répondit le vénérable supérieur, je ne me connois pas en saints. » — « Cette réponse, dit M. Blain, m'édifia et me » satisfit plus que toutes les apologies qu'il » auroit pu faire de son premier sentiment. »

La vie de Montfort, si pleine de croix, ne renferme peut-être pas une circonstance plus pénible que celle-ci. Il se voyoit rejeté de tous, sans appui, sans conseil. Les hommes les plus saints et les plus éclairés dans les voies de Dieu, refusoient de le diriger, dans la crainte, ce semble, de s'égarer avec lui, ou d'attirer sur eux le blâme de sa conduite. Étoit-il conduit par l'Esprit saint, ou ne suivait-il point plutôt l'esprit de mensonge ? Ce problème partageoit les hommes les plus habiles. Chacun prophétisoit sur lui selon ses préjugés. Beaucoup le condamnoient par l'effet de quelque passion mauvaise, ou d'une confiance aveugle dans les calomnies qu'on se plaisoit à répandre sur son compte. Parmi les plus gens de bien, il en étoit, il est vrai, qui, comme l'évêque de Québec, M^{gr} de Saint-

Valier, ne dissimuloient pas leur approbation ; mais le plus grand nombre se tenoit sur la réserve, et suspendoit son jugement jusqu'à ce que la suite vint fournir de nouvelles lumières. Qui n'a pas éprouvé cette peine, ne peut s'en faire une idée : plus on désire d'être à Dieu, plus elle pénètre l'ame de douleur et d'effroi. Ce fut à ce sujet que saint Pierre d'Alcantara dit à sainte Thérèse, long-temps soumise à la même épreuve, qu'elle avoit ressenti l'une des plus grandes peines qu'on puisse souffrir en ce monde.

Dieu continuoit son œuvre, et rendoit son serviteur de jour en jour plus semblable au modèle de la perfection, à Jésus-Christ dont la vie étoit aussi un problème pour les Juifs : les uns l'approuvant et les autres la condamnant. Montfort, fidèle à correspondre aux desseins de Dieu, mettoit à profit toutes ces contradictions : il se dégageoit de plus en plus de la créature, et cependant gardoit son cœur en paix. « Je lui communiquois en ami, dit » M. Blain, ce qu'on disoit de lui de plus » mortifiant et de plus humiliant, et il l'écou- » toit sans laisser échapper le moindre signe » de peine ; j'en étois troublé, et lui ne l'étoit » pas ; et comme cela me donnoit occasion de

» lui faire quantité d'objections sur sa con-
» duite et sur son genre de vie, cela lui don-
» noit aussi occasion de me faire des réponses
» si justes et si solides, que je ne savois où il
» alloit prendre ce qu'il me disoit : je demeu-
» rois étonné comment, en peu de mots, il
» montrait le faux de ce qu'on opposoit à sa
» manière de vivre. »

On étoit alors dans le mois de septembre ou d'octobre 1702. Soit que Montfort, n'ayant pu obtenir sur sa vocation les éclaircissemens qu'il désiroit, fût réellement dans l'indécision s'il devoit retourner à Poitiers, soit plutôt qu'obligé de séjourner dans la capitale pour les intérêts spirituels de sa sœur, il voulût seulement occuper ses loisirs, il alla, en sa qualité d'aumônier d'hôpital, offrir à l'hôpital-général de la Salpêtrière ses services qui y furent agréés. Il ne tarda pas à y donner des preuves de son zèle et de sa capacité ; mais cela même excita l'envie. Un jour, en se mettant à table, il trouva sous son couvert un billet qui lui signifioit de se retirer. Le voilà encore une fois au milieu de Paris, sans aucune ressource ; mais la Providence veille sur lui, et le nécessaire d'ailleurs ne peut guère manquer à un homme pour qui le nécessaire est si peu de

chose. Il se retira dans une chétive maison de la rue Pot-de-Fer. « Il y étoit si caché, si in-
 » connu, dit M. Blain, que j'eus bien de la
 » peine à le trouver dans ce lieu si semblable
 » à l'étable de Bethléem. Ce n'étoit, en effet,
 » qu'un petit réduit sous un escalier. Je n'y vis
 » pour tout meuble qu'un pot de terre, et, je
 » crois, un misérable lit, qui n'étoit, aussi
 » bien que le lieu, propre que pour des gueux
 » et des malheureux. Mais le Seigneur savoit
 » le dédommager de sa pauvreté, de ses humiliations et de ses souffrances par des communications si délicieuses, que le serviteur
 » de Dieu passoit la plus grande partie des
 » jours et des nuits en oraison. Il en vint à
 » douter si, pour s'abandonner à ce puissant
 » attrait, il ne devoit point s'interdire, ou du
 » moins suspendre les fonctions du ministère.
 » Il consulta; mais, selon toute apparence,
 » on lui conseilla de continuer l'exercice de
 » son zèle, puisqu'en ce temps-là même, l'occasion s'en étant présentée, il ne fit aucune
 » difficulté de l'accepter. »

Il s'agissoit de rétablir la paix parmi les ermites du Mont-Valérien. Il y avoit déjà quelque temps que l'esprit de ténèbres, jaloux de l'édification que donnoient ces bons soli-

itaires, n'avoit réussi que trop à semer la division parmi eux. M. Madot, alors leur supérieur, et depuis évêque de Châlons-sur-Saône, avoit inutilement tenté par toutes sortes de voies de les ramener à leur devoir, lorsqu'il jeta les yeux sur le saint missionnaire. Celui-ci se rendit au lieu de sa destination, muni d'une commission particulière de M^{sr} l'archevêque de Paris, chef supérieur de l'ermitage. Ce n'étoit point par un air d'autorité, mais par la seule pratique des vertus, qu'il vouloit se concilier la confiance des frères, et il y réussit parfaitement. Son recueillement, son esprit d'oraison, sa mortification, sa ferveur, les étonnèrent. Ils le voyoient suivre leur règlement avec la plus grande exactitude, et leur donner en tout l'exemple de la plus haute perfection. Ces hommes si austères ne paroisoient plus l'être devant lui; car, à toutes leurs pénitences, il ajoutoit encore ses pénitences particulières. Dans les intervalles des exercices communs, on étoit assuré de le trouver dans la chapelle, toujours à genoux et en oraison.

Les solitaires, touchés de ne lui voir que des vêtements insuffisans pour le garantir contre la rigueur de la saison, le prièrent avec tant

d'instance de prendre un de leurs habits, qu'il se rendit à leurs sollicitations. Ainsi revêtu de la robe blanche de ces ermites, il vivoit au milieu d'eux comme l'un d'eux, et sans aucune distinction. Frappés néanmoins de tant d'exemples de vertus, touchés de la grâce et de l'onction de ses paroles, gagnés par sa douceur et son humilité, ils ne tardèrent pas à se conformer à ses instructions, et firent avec joie tout ce qu'il leur demandoit au nom de son divin maître. Chacun reconnut humblement sa faute; ils se firent les réparations convenables, l'obéissance devint plus facile, et la concorde fut parfaitement rétablie dans cette sainte maison. Montfort ayant accompli sa mission, s'empressa de retourner à son réduit de la rue Pot-de-Fer.

Cependant il ne perdoit pas de vue l'affaire de sa sœur, l'une des causes qui l'avoient amené à Paris. A son arrivée, il l'avoit trouvée dans la situation la plus désolante, et n'avoit cessé, au milieu de ses autres occupations, de se donner pour elle tous les mouvemens possibles. Son but principal étoit de lui procurer le moyen de suivre le grand désir qu'elle avoit d'être religieuse. Ses tentatives furent longtemps inutiles, et il ne songeoit plus qu'à la

renvoyer chez ses parens, quand, par le moyen d'un saint prêtre de Saint-Sulpice, M. Bargeville, il fit la connoissance des dames du Saint-Sacrement de la rue Cassette. Dès la première entrevue, la supérieure, sachant son extrême besoin, lui offrit la portion qu'il étoit d'usage dans cette maison de présenter chaque jour à la sainte Vierge, comme à la première supérieure, et de donner ensuite à quelque pauvre. Montfort l'accepta avec humilité et reconnaissance, et le reste du temps qu'il fut à Paris sans emploi, il venoit tous les jours au parloir prendre cette portion. Du consentement de ses bienfaitrices, il amenoit pour la partager avec lui, un pauvre qu'il servoit toujours le premier. Les religieuses ne tardèrent pas à connoître, par une heureuse expérience, combien étoit riche des dons du ciel, cet hôte si pauvre des biens du monde; et Dieu révéla même son intérieur à l'une d'entr'elles, nommée la sœur Saint-Joseph, religieuse de la plus sublime vertu. Leur estime pour le saint prêtre leur fit désirer de recevoir sa sœur au milieu d'elles. Il la leur avoit offerte pour sœur converse; mais quand elles la virent, ses talens et la foiblesse de sa complexion leur firent juger qu'elle seroit plus

utile à la religion en qualité de dame du chœur. Deux autres postulantes alloient partir pour une de leurs maisons établie à Rembervilliers ; elle eût pu partir avec elles , mais où trouver sa dot ? Les personnes charitables amies de la communauté s'étoient épuisées pour les deux autres ; on leur parla vainement ; et la veille du départ arriva , sans qu'il se présentât aucune ressource. Montfort seul ne perdit pas l'espérance. Il redoubla ses prières ; et , le jour même , une dame bien moins riche que celles à qui l'on s'étoit inutilement adressé , vint d'elle-même offrir ce qu'il falloit pour la dot et le voyage. Il eut donc , avant de quitter Paris , la consolation de voir ainsi levés par la Providence tous les obstacles qui , depuis si long-temps , empêchoient la réception de sa sœur.



CHAPITRE QUATRIÈME.

DEPUIS LE VOYAGE DE MONTFORT A PARIS EN 1702, JUSQU'A
SA SORTIE DE L'HÔPITAL DE POITIERS EN 1704.

MONTFORT, absent de Poitiers depuis environ trois mois , y étoit rappelé par les vœux de tous ceux qui s'intéressoient véritablement au bien spirituel et temporel de l'hôpital. On lui avoit même écrit pour presser son retour. Il y revint dans les premiers jours de janvier 1703 , et fut accueilli par tous les pauvres avec les plus vives démonstrations de joie. Lui-même , en les revoyant , éprouva tous les sentimens d'un père qui , après une longue absence , se retrouve au milieu d'enfans chéris. Il reprit , sans retard , ses travaux dans l'hôpital , et montra bientôt que son voyage n'avoit en rien diminué sa vertu , ni son dévouement. Ce fut de sa part le même zèle , la même charité , le même amour de toutes les privations. Depuis son départ , plusieurs des sages réglemens qu'il avoit faits , avoient

utile à la religion en qualité de dame du chœur. Deux autres postulantes alloient partir pour une de leurs maisons établie à Rembervilliers ; elle eût pu partir avec elles , mais où trouver sa dot ? Les personnes charitables amies de la communauté s'étoient épuisées pour les deux autres ; on leur parla vainement ; et la veille du départ arriva , sans qu'il se présentât aucune ressource. Montfort seul ne perdit pas l'espérance. Il redoubla ses prières ; et , le jour même , une dame bien moins riche que celles à qui l'on s'étoit inutilement adressé , vint d'elle-même offrir ce qu'il falloit pour la dot et le voyage. Il eut donc , avant de quitter Paris , la consolation de voir ainsi levés par la Providence tous les obstacles qui , depuis si long-temps , empêchoient la réception de sa sœur.



CHAPITRE QUATRIÈME.

DEPUIS LE VOYAGE DE MONTFORT A PARIS EN 1702, JUSQU'A SA SORTIE DE L'HÔPITAL DE POITIERS EN 1704.

MONTFORT, absent de Poitiers depuis environ trois mois , y étoit rappelé par les vœux de tous ceux qui s'intéressoient véritablement au bien spirituel et temporel de l'hôpital. On lui avoit même écrit pour presser son retour. Il y revint dans les premiers jours de janvier 1703 , et fut accueilli par tous les pauvres avec les plus vives démonstrations de joie. Lui-même , en les revoyant , éprouva tous les sentimens d'un père qui , après une longue absence , se retrouve au milieu d'enfans chéris. Il reprit , sans retard , ses travaux dans l'hôpital , et montra bientôt que son voyage n'avoit en rien diminué sa vertu , ni son dévouement. Ce fut de sa part le même zèle , la même charité , le même amour de toutes les privations. Depuis son départ , plusieurs des sages réglemens qu'il avoit faits , avoient

été négligés; il les remit en vigueur. Il en ajouta même de nouveaux avec l'approbation des administrateurs et l'appui du nouvel évêque, M^{sr} Claude de la Poype de Vertrieu. Ce prélat voulut bien encore, à sa recommandation, interposer son autorité pour qu'on donnât aux enfans de l'hôpital un maître chargé de leur apprendre à lire et à écrire, et de les former à la piété.

Le zèle du saint aumônier n'étoit pas tellement occupé dans l'intérieur de l'hôpital, qu'il ne s'exercât au dehors, soit par la prédication dans les communautés et les églises paroissiales, soit par la direction d'une foule de personnes à qui sa sainteté inspiroit de réclamer ses soins, soit enfin par une correspondance de lettres dont quelques-unes au moins méritent de trouver place ici.

Peu de jours après son retour de Paris, il écrivoit à cette sœur qui venoit enfin, après tant de difficultés, d'entrer au monastère de Rembervilliers :

« Ma chère sœur en Jésus-Christ, le pur amour de Dieu règne en nos cœurs ! »

» Permettez à mon cœur de nager avec le vôtre dans la joie, à mes yeux de verser des larmes de dévotion, à ma main de mar-

» quer sur le papier la sainte allégresse qui me transporte.

» Je n'ai point perdu mon dernier voyage de Paris; vous n'avez rien perdu dans vos abandons et vos croix passées, le Seigneur a eu pitié de vous. Cette pauvre fille a crié, et le Seigneur l'a exaucée, et l'a immolée véritablement, intérieurement, éternellement. Qu'il ne se passe chez vous aucun jour sans sacrifice et sans victime; que l'autel vous voie plus souvent que votre lit et votre table ! Courage, mon cher supplément, demandez instamment pardon à Dieu, à Jésus, souverain prêtre, des péchés que j'ai commis contre sa divine majesté, en profanant le très-saint Sacrement. Je salue votre ange gardien, qui est le seul qui ait fait voyage avec vous. Je suis autant de fois tout à vous qu'il y a ici de lettres, pourvu que vous soyez autant de fois sacrifiée et crucifiée avec Jésus-Christ, votre unique amour, et Marie, notre bonne mère. »

Quelque temps après, ayant appris que cette même sœur étoit tombée malade, il lui écrivit la lettre suivante :

« Ma chère sœur, que le pur amour règne dans nos cœurs ! »

» Je me réjouis d'apprendre la maladie que
 » le bon Dieu vous a envoyée pour vous pu-
 » rifier comme l'or dans la fournaise ; vous
 » devez être une victime immolée sur l'autel
 » du Roi des rois, à sa gloire éternelle. Quelle
 » haute destination ! quelle sublime vocation !
 » J'envie quasi votre bonheur. Or, quelle ap-
 » parence que cette victime lui soit parfaite-
 » ment agréable, si elle n'est entièrement
 » purifiée de toutes taches, même des plus
 » petites ? Ce Saint des saints voit des taches
 » où la créature ne voit que des beautés ; sou-
 » vent sa miséricorde prévient en nous sa jus-
 » tice, en nous purifiant par la maladie, qui
 » est le fourneau ordinaire où il purifie ses
 » élus. Quel bonheur pour vous de ce que
 » Dieu veut lui-même purifier et apprêter sa
 » victime selon son goût ! Combien d'autres
 » laisse-t-il à elles-mêmes, ou à d'autres à pu-
 » rifier ? Combien d'autres qui sont reçues
 » pour victime, sans passer par les épreuves
 » et au tamis de Dieu ! Courage donc, cou-
 » rage ; ne craignez pas le malin esprit qui
 » vous dira souvent dans votre maladie : *Tu*
 » *ne seras point professe à cause de ton incom-*
 » *modité. Sors de ce monastère, retourne chez*
 » *tes parens, tu demeureras sur le pavé, tu*

» *seras à charge à tout le monde. Ayez le*
 » corps souffrant et le cœur constant ; car rien
 » ne vous convient mieux pour le présent que
 » la maladie. Demandez et faites demander
 » pour moi la divine sagesse. »

Il écrivit une troisième lettre à sa sœur,
 avant la fin de son noviciat : elle est du 27 oc-
 tobre 1703. « Ma très-chère sœur en Jésus-
 » Christ, lui dit-il, le pur amour de Dieu
 » règne dans nos cœurs !

» Je remercie tous les jours notre bon Dieu
 » des miséricordes qu'il exerce envers vous :
 » tâchez d'y correspondre par une entière fi-
 » délité à ce qu'il demande de vous. Si Dieu
 » seul ne vous ouvre pas la porte du couvent
 » où vous êtes, n'y entrez pas, quand vous au-
 » riez une clef d'or faite exprès pour vous en
 » ouvrir la porte ; car elle deviendrait la porte
 » de l'enfer. Il faut une haute vocation pour
 » les filles du Saint-Sacrement ; car l'esprit en
 » est relevé. Toute véritable religieuse du Saint-
 » Sacrement est une véritable victime de corps
 » et d'esprit ; elle se nourrit de sacrifice conti-
 » nuel et universel : le jeûne et les adorations
 » sacrifient le corps, l'obéissance et le délais-
 » sement sacrifient l'ame ; en un mot, elle
 » meurt tous les jours en vivant, et vit en

» mourant. Faites tout ce qu'on vous dira en
» cette maison. Tout à vous. »

Ce fut pour Monfort une grande consolation de voir sa sœur, au bout de son année de noviciat, admise à faire profession sous le nom de Marie-Catherine de Saint-Bernard. Il lui écrivit pour la féliciter de son bonheur, et l'engager à s'en rendre digne. « Chère vic-
» time en Jésus-Christ, le pur amour de Dieu
» règne dans nos cœurs !

« Je ne puis assez remercier notre bon
» Dieu de la grâce qu'il vous a faite de vous
» avoir rendue une parfaite victime de Jésus-
» Christ, amante du très-saint Sacrement, et
» le supplément de tant de mauvais chrétiens
» et de prêtres infidèles. Quel honneur à
» votre corps d'être immolé surnaturellement
» pendant une heure d'adoration du Très-
» Haut ! Quel honneur pour votre ame de
» faire ici bas, sans goût, sans connois-
» sance, sans lumière de gloire, avec la seule
» obscurité de la foi, ce que les anges et les
» saints font dans le ciel avec tant de goût et
» de lumière ! Qu'une fidèle adoratrice rend
» de gloire à mon Dieu sur la terre ! Mais
» qu'elle est rare, puisque tout le monde,
» même les plus spirituels, veulent goûter et

» voir, autrement ils se dégoûtent et se ralèn-
» tissent ; cependant, *sola fides sufficit*, la
» seule foi suffit. Enfin, enfant fidèle du très-
» saint Sacrement, quelle utilité, quelle ri-
» chesse et quel plaisir pour vous aux pieds
» de ce riche et honorable seigneur des sei-
» gneurs ! Courage, courage, enrichissez-
» vous, réjouissez-vous, en vous consumant
» chaque jour comme une lampe ardente.
» Plus vous donnerez du vôtre, plus vous re-
» cevrez du divin. Après vous avoir félicitée,
» n'ai-je pas raison de me féliciter moi-même,
» sinon comme votre frère, du moins comme
» votre prêtre ? car quelle joie, quel honneur
» et quel bien pour moi d'avoir la moitié de
» mon sang qui répare par ses sacrifices amou-
» reux, les outrages que j'ai, hélas ! tant de
» fois faits au bon Jésus, dans le saint Sacre-
» ment, tant par des communions faites avec
» tiédeur, que par des oublis et des abandons
» étranges ! O ! je triomphe en vous et en
» toutes vos dignes mères, parce que vous
» avez obtenu les grâces dont moi et les autres
» ministres indignes des autels nous rendons
» indignes par notre peu de foi. Je vous prie,
» ma sœur, de n'aimer que Jésus seul en Ma-
» rie, et par Marie, Dieu seul et en lui seul.
» Tout à vous. »

On peut rapporter à cette époque deux lettres sans date écrites à des religieuses du Saint-Sacrement. Depuis les services qu'il en avoit reçus à Paris, et la réception de sa sœur dans leur communauté, il conserva toujours des relations avec elles, comme elles, de leur côté, par estime pour sa vertu, désirèrent être avec lui et les siens, en communion de prières et de bonnes œuvres. « Ah ! que votre lettre est divine, » répondoit-il à une de ces religieuses, « puisqu'elle est remplie des nouvelles de la » croix, hors de laquelle, quoi que la nature » et la raison disent, il n'y aura jamais ici bas » jusqu'au jour du jugement, aucun véritable » plaisir, ni aucun solide bien ! Votre ame porte » une croix grosse, large et pesante, ô quel » bonheur pour elle ! Qu'elle ait confiance, si » Dieu, tout bon, continue de la faire souffrir, qu'il ne l'éprouvera pas au-dessus de » ses forces. C'est une preuve qu'elle en est » assurément aimée. Je dis assurément, car » la meilleure marque qu'on est aimé de Dieu, » c'est quand on est haï du monde et assailli » de croix, c'est-à-dire de privations des » choses les plus légitimes, d'oppositions à » nos volontés les plus saintes, d'injures les » plus atroces et les plus touchantes, de persécutions et de mauvaises interprétations

» de la part des personnes les mieux intentionnées et de nos meilleurs amis, des ma-
» ladies les moins à notre goût, etc. Mais
» pourquoi vous dis-je ce que vous savez
» mieux que moi, par le goût et l'expérience
» que vous en avez ? Ah ! si les chrétiens sa-
» voient la valeur des croix, ils feroient cent
» lieues pour en trouver une ; car c'est en
» cette aimable croix qu'est renfermée la sa-
» gesse véritable que je cherche jour et nuit,
» avec plus d'ardeur que jamais. Ah ! bonne
» croix, venez à nous à la plus grande gloire
» du Très-Haut ! C'est ce que mon cœur dit
» souvent, malgré mes foiblesses et mes infi-
» délités. Je mets après Jésus, votre unique
» amour, toute ma force dans la croix. Je vous
» prie de dire à la sœur dont vous me parlez,
» que j'adore Jésus-Christ crucifié en elle, et
» je prie Dieu qu'elle ne se souvienne d'elle-
» même que pour s'offrir à des sacrifices en-
» core plus sanglans. »

Il répond en ces termes à une autre religieuse : « Que vous dirai-je, ma chère mère, » pour répondre à la vôtre, sinon ce que l'Es-
» prit saint vous dit tous les jours : Amour de
» la petitesse et de l'abjection, amour de la vie
» cachée et du silence, sacrificeur muet de

» Jésus-Christ au saint Sacrement, amour
» de la divine sagesse, amour de la croix ! Je
» suis contredit en tout, je suis captif; remer-
» ciez pour moi le bon Dieu, des petites croix
» qu'il m'a données, proportionnées à ma
» foiblesse. »

Cet amour de la souffrance, qu'il recommandoit aux autres en termes si beaux et si touchans, Montfort en avoit besoin pour lui-même. De toutes parts il étoit combattu. Les démons, furieux de la guerre qu'il leur faisoit, usaient, pour s'en venger, d'un pouvoir que Dieu leur donna plus d'une fois sur d'autres saints. Ils maltraitèrent souvent Montfort. Un jeune clerc très-digne de foi, dont il s'étoit fait accompagner dans une retraite qu'il étoit allé faire dans une maison à peu de distance de Poitiers, assure qu'il entendit plusieurs fois, dans la chambre où le saint homme étoit certainement seul, un grand bruit, comme s'il y eût eu trois ou quatre personnes qui se fussent battues avec la dernière violence. Il distinguoit très-bien, au milieu des coups, la voix de Montfort qui disoit : *Je me moque de toi, je ne manquerai point de force et de courage pendant que j'aurai Jésus et Marie avec moi; je me moque de toi.* D'autres per-

sonnes ont assuré l'avoir aussi vu traîner violemment par terre, sans pourtant apercevoir la personne qui le trainoit, et l'avoir alors entendu crier très-distinctement : *O sainte Vierge, ma bonne mère, venez à mon secours !*

Montfort n'avoit guère moins à souffrir de la part des hommes. Sa conduite admirable dans l'hôpital de Poitiers, son zèle si désintéressé et si efficace; rien n'empêchoit qu'il n'éprouvât à chaque pas quelques difficultés nouvelles, et le plus souvent de la part même des personnes auxquelles étoit confié le gouvernement de la maison. Depuis longtemps, l'homme de Dieu avoit pu se convaincre, par une pénible expérience, que, pour la conduite des maisons de charité, on ne doit rien espérer de personnes qui, n'ayant point été formées de bonne heure à la pratique de la charité et de l'obéissance, ne peuvent guère manquer de suivre leurs vues particulières, et de rechercher leurs propres intérêts, au préjudice de la paix et du bien commun. C'est cette considération qui déjà avoit donné naissance à la congrégation des Filles de la Charité et à celle des Dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve; ce fut elle aussi qui déterminait

le saint aumônier de Poitiers à jeter alors comme on va le voir, les fondemens d'une congrégation qui devoit un jour rendre à la France de si grands services, sous le beau nom de *Filles de la Sagesse*.

CHAPITRE CINQUIÈME.

COMMENCEMENT DE LA CONGRÉGATION DE LA SAGESSE
DANS L'HÔPITAL DE POITIERS EN 1703.

ON a tout lieu de croire que Montfort avoit conçu le projet de cette congrégation dès avant son voyage de Paris. Le Seigneur lui avoit même, selon toute apparence, donné là-dessus quelques lumières et fait connoître, avec le nom de la nouvelle congrégation, la personne qui devoit en être comme la pierre fondamentale. C'est ce qui semble assez évident par sa conduite à l'égard de mademoiselle Trichet, dont il est ici question. Quand il vint pour la première fois à Poitiers, cette demoiselle, fille d'un procureur au pré-

sidial de cette ville, n'avoit encore que dix-sept ans. Elle s'étoit dès lors mise sous la direction du saint missionnaire, et lui avoit souvent témoigné le désir d'être religieuse, sans qu'il parût s'en mettre en peine. Un jour qu'elle s'en plaignoit, et le conjuroit de faire pour elle ce qu'il avoit fait pour d'autres : « Ma fille, lui dit-il, consolez-vous, vous serez » religieuse; oui, vous serez religieuse, lui » répéta-t-il plusieurs fois. » Animée par ces paroles, elle tenta, mais en vain, d'entrer en différentes maisons religieuses, chez les Filles du Calvaire, les Carmélites, les Filles de Saint-Vincent. Cependant la promesse de son père spirituel lui étoit toujours présente, et pour elle c'étoit un oracle infaillible. L'accomplissement seul lui en révéla tout le sens. L'homme de Dieu étoit obligé quelquefois de s'absenter momentanément de Poitiers; mais l'éloignement ne lui faisoit point perdre de vue cette ame si précieuse dans les desseins de la Providence. Il lui écrivoit pour la consoler et l'animer. Une fois il lui manda d'inviter quelques personnes pieuses qu'il dirigeoit à Poitiers, à se réunir toutes dans un même lieu, pour faire oraison, d'une heure à deux de l'après-midi, les dix jours de l'As-

cension à la Pentecôte, afin d'obtenir pour elles-mêmes et pour lui, le don précieux de sagesse : « Ah! quand la posséderai-je cette » aimable et inconnue sagesse, lui écrivit-il » une autre fois de Paris? Quand serai-je assez » bien meublé et orné pour lui servir de re- » traite, dans un temps où elle est sur le pavé, » délaissée, méprisée? Pouvez-vous, chère » enfant en Jésus, satisfaire mes désirs, étant- » cher ma soif? Vous le pouvez; oui, vous le » pouvez. » Il lui prescrivait de faire à cette intention une neuvaine de communions. La fervente postulante s'en acquitta avec empressement, et engagea soixante de ses amies à en faire autant, sans savoir qu'elle travailloit en cela pour elle-même.

Aussitôt après son retour de Paris à Poitiers, le saint aumônier s'occupa sans délai de l'œuvre qu'il avoit ainsi méditée et préparée. Mais c'est dans cette circonstance surtout qu'on vit combien sa sagesse étoit éloignée de la sagesse du monde. Tout plein de l'esprit du divin Maître, qui ne voulut pour fondateurs de son Eglise que des hommes sans lettres, sans fortune et sans crédit, Montfort commença par choisir dix-huit ou vingt des filles pauvres de l'hôpital : elles étoient des plus

vertueuses, mais aussi des plus misérables. On en comptoit parmi elles qui avoient des ulcères; d'autres étoient boiteuses ou aveugles. Il les réunit dans une même chambre de l'hôpital : c'étoit bien la salle de festin du père de famille de l'Evangile. Il appela ce lieu *la Sagesse*, et pour qu'il fût plus digne de son nom, il y plaça une grande croix qui se conserve encore dans l'église de l'hôpital, afin de rappeler ce mystère que le monde nomme folie, et qui n'en est pas moins, au jugement de saint Paul, la sagesse de Dieu. Ces filles avoient une règle : elles devoient se lever à quatre heures, faire une heure d'oraison, réciter un chapelet, entendre la messe, et travailler jusqu'au diner. A une heure, second chapelet, puis travail jusqu'à cinq heures et demie, et alors nouvelle oraison d'une demi-heure, suivie d'un troisième chapelet. Elles étoient tenues au silence partout et toujours, hors une heure de récréation après le diner, et une demi-heure après le souper. Montfort choisit entre elles une supérieure chargée de présider tous les exercices. Cet établissement ne pouvoit manquer d'être utile, et aux personnes qui en faisoient partie, et à l'hôpital, où il formoit un foyer de piété

et un sujet continuel d'édification ; mais l'homme de Dieu étoit trop clairvoyant pour en attendre autre chose. Une société de personnes aussi disgraciées de la nature n'étoit pas propre à gouverner cette maison , encore moins à porter, hors de son enceinte, l'instruction et le soulagement aux pauvres. Elle n'eut en effet qu'une assez courte durée ; mais au milieu de ces pauvres filles, nous allons voir venir se former celle qui, dans les desseins de la Providence et de Montfort, devoit un jour en former tant d'autres. Ainsi périt en terre le grain de froment qu'on y dépose ; mais au sein de sa corruption se conserve un germe qui, plus tard, se développe jusqu'à produire le centuple.

Cet établissement étoit à peine formé, que mademoiselle Trichet, pressée de plus en plus de quitter le monde, alla trouver son directeur. « Que voulez-vous, lui dit-elle, que je devienne ? Où faut-il que je me retire, pour obéir aux desseins de Dieu sur moi ? » — « Hé bien ! lui répondit-il en souriant, venez demeurer à l'hôpital. » Cette parole, jetée comme au hasard, fut pour elle un trait de lumière. Tous ses doutes disparurent ; il lui sembla que Dieu la prenoit par la main,

et lui montrait la route qu'elle devoit suivre. Plus elle y réfléchit, plus son assurance augmenta. Elle va retrouver son directeur, et lui fait part de ses dispositions. Celui-ci lui représente, pour l'éprouver, qu'il ne lui a parlé qu'en riant, et que cette affaire souffriroit bien des difficultés. « Permettez au moins, reprend » la zélée postulante, que j'en parle à monseigneur. » — « Allez-y, lui dit le saint prêtre ; » mais je ne vous réponds pas du succès. » De ce pas, elle va se jeter aux pieds de l'évêque, lui déclare qu'entièrement dégoûtée du monde, elle n'aspire, depuis long-temps, qu'à s'en retirer, et le prie de la faire recevoir dans l'hôpital. Le prélat, édifié, lui répond qu'il va en parler au bureau, mais qu'il ne croit pas qu'on ait besoin d'une nouvelle gouvernante. En effet, il n'eut à lui rendre qu'une réponse négative. « Hé bien ! monseigneur, » reprit mademoiselle Trichet, dont le désir » ne reculoit devant aucune difficulté, ces » messieurs ne veulent pas me recevoir comme » gouvernante, peut-être ne refuseront-ils » pas de m'admettre en qualité de pauvre. Si » vous voulez, par bonté pour moi, me donner une lettre pour eux, j'espère réussir. » L'évêque le lui accorda, et pleine de confiance,

elle vola au bureau. Les administrateurs furent extrêmement surpris d'une pareille demande de la part d'une demoiselle de ce rang. Sur la recommandation du prélat, ils la reçurent, non point cependant comme pauvre, mais pour servir d'aide à la supérieure.

Les vues de Montfort sur sa pénitente étoient bien différentes des leurs. Dès qu'il la sut à l'hôpital, il obtint qu'elle fût mise au nombre des pauvres filles *de la Sagesse*, non pour y présider, comme le vouloit la supérieure, mais pour y apprendre la pratique de l'obéissance. Elle fut assujétie aux mêmes exercices, aux mêmes devoirs, et réduite à la même nourriture. Après l'avoir fait passer par les épreuves les plus propres à immoler la nature, quand son directeur la crut en état de résister aux assauts qu'alloit lui attirer un changement de costume, il le lui proposa. Dix écus d'aumône devoient en faire les frais. M^{lle} Trichet comprit assez, au prix qu'on vouloit y mettre, combien ce costume devoit être pauvre; mais son humilité n'hésita pas, elle ne demanda que le temps d'obtenir le consentement de sa mère. Elle l'obtint, et aussitôt une étoffe grossière, de couleur gris cendré, fut achetée. L'habit fut préparé tel exactement que le por-

tent encore les Filles de la Sagesse. Le saint aumônier, assisté d'un autre prêtre, le bénit; et le donnant à la pieuse novice : « Tenez, ma » fille, lui dit-il, prenez cet habit; il vous gardera et vous sera d'un grand secours contre » toutes sortes de tentations. » Il voulut aussi qu'à ses noms de baptême, *Marie-Louise*, elle ajoutât *de Jésus*. On conserve à l'hôpital-général de Poitiers, et à peu près dans le même lieu, la statue de la sainte Vierge devant laquelle elle prononça ses vœux. Cette cérémonie eut lieu le jour de la Purification, 2 février 1703.

On doit bien penser qu'un événement de cette nature ne fut pas sans faire grand bruit dans la ville. Parens, amis, étrangers, tous en parlèrent; mais si quelques-uns, en bien petit nombre, applaudirent à la conduite du confesseur et de la pénitente, le reste la désapprouva. Les uns la qualifioient nettement d'extravagance, et les plus modérés la blâmoient comme un excès de zèle. La mère elle-même, bien qu'elle eût d'abord donné son consentement, parut alors indignée plus que personne. Elle épuisa, durant plusieurs mois, tous les moyens pour obtenir que sa fille renoncât à ce costume. Elle en porta plainte partout, et recou-

rut à l'autorité même de l'évêque; mais ce prélat avoit approuvé tout ce qui s'étoit fait, et loin d'engager la nouvelle religieuse à quitter son habit, il lui recommanda de le porter toujours.

De son côté, le saint directeur, peu content de fortifier sa pénitente contre la tentation, voulut lui faire braver le respect humain, et rechercher, pour ainsi dire, le mépris du monde. Au moment même où son changement de costume excitoit le plus la critique, il lui ordonna d'aller, avec ce nouvel habit, se promener dans les rues les plus fréquentées de la ville. Jusque là, il l'avoit exercée avec zèle à toutes les vertus chrétiennes, et n'avoit pas flatté la nature en elle; mais du moment qu'elle eut revêtu le saint habit de la religion, on peut dire qu'il ne garda plus de ménagement, et qu'il la fit marcher sans relâche jusqu'à l'héroïsme des vertus religieuses. Tant que subsista l'assemblée des pauvres filles, il la tint parmi elles au dernier rang, occupée sans cesse à ce qu'il y avoit de plus humiliant et de plus pénible. Quand, dans le cours de cette même année, les administrateurs, cédant aux importunités de quelques libertins, eurent ordonné la dissolution de cette petite société,

ce ne fut pas pour Montfort un motif de se relâcher en rien de sa sévérité à l'égard de la sœur Marie-Louise de Jésus. La voyant chargée de transmettre à toutes les Filles de la Sagesse les vertus qui devoient former l'esprit propre de leur congrégation, c'est-à-dire l'amour des croix, le mépris d'elles-mêmes et le détachement de toute créature, il n'est point de moyens qu'il ne mit en usage pour la remplir elle-même de cet esprit. Qu'on se rappelle tous les moyens qu'avoient employés autrefois ses propres directeurs pour l'humilier et le mortifier; c'est ce qu'il fit lui-même pour former sa fervente religieuse. Ce n'étoit pas assez de l'exercer par lui-même en particulier et en public, et de la reprendre quelquefois avec aigreur ou dédain pour les moindres fautes, il engageoit encore d'autres personnes à lui faire aussi la même guerre.

Montfort eut sujet de remercier le Seigneur des grands progrès que fit son élève dans cette voie sublime de la perfection religieuse. L'occasion d'en juger se présenta bientôt. Les traverses qu'il rencontroit dans la conduite de l'hôpital s'étoient multipliées à un tel point, qu'elles le mettoient hors d'état de faire le bien. Le père La Tour, son confesseur, et

d'autres personnes respectables, lui conseillèrent de demander lui-même à se retirer. Il voulut avoir l'avis de la sœur Marie-Louise de Jésus. Sans doute, il désiroit éprouver jusqu'où alloit son détachement. En effet, elle regardoit Montfort comme son ange visible, et il l'étoit réellement; en le perdant, elle perdoit tout, et restoit à l'âge de vingt ans, seule, sans appui, au milieu de contradictions sans nombre. Cependant, croyant y voir la plus grande gloire de Dieu, elle n'hésita pas à lui conseiller de sortir. Un désintéressement si parfait combla de joie le saint directeur, et, dès le jour même, il partit, lui recommandant de ne point sortir de l'hôpital de là à dix ans. « Quand, ajouta-t-il, l'établissement des Filles » de la Sagesse ne se feroit qu'au bout de ce » terme, Dieu seroit satisfait, et ses desseins » sur vous seroient remplis. »



CHAPITRE SIXIEME.

MISSIONS DE MONTFORT DEPUIS SA SORTIE DE L'HÔPITAL
DE POITIERS EN 1704, JUSQU'À SON DÉPART POUR ROME
EN 1706.

Si le Seigneur ne permit plus à Montfort de continuer, dans l'hôpital de Poitiers, l'exercice de son zèle, c'est qu'il vouloit ouvrir à ses travaux un champ plus vaste. Il étoit temps que cette lumière fût placée sur le chandelier, pour répandre au loin son éclat. Le saint prêtre avoit trente-un ans, et tout ce qu'il avoit fait de bien jusque là ne lui sembloit rien. Comme le voyageur qui se hâte d'arriver avant la nuit, il se sentoit pressé plus que jamais de mettre à profit le reste de ses jours. L'esprit éclairé de la foi, le cœur embrasé de la charité, il ne voyoit qu'un Dieu à glorifier et des âmes à convertir, et se reprochoit de n'avoir pas encore travaillé à détruire l'empire du péché pour établir sur ses ruines celui de Jésus-Christ. Peu de temps après sa sortie de l'hôpital, il alla s'offrir à M^{sr} l'évêque de Poitiers

pour donner dans tout le diocèse des missions et des retraites. Ses talens en ce genre étoient connus : son offre fut acceptée avec joie, et il eut ordre de débiter à Montbernage, un des faubourgs de Poitiers. L'ivrognerie et le blasphème régnoient dans ce lieu; le dimanche n'y étoit pas sanctifié; tous les vices y étoient réunis. A la parole puissante du saint missionnaire, ces désordres cessèrent en grande partie, et firent place à des pratiques propres à nourrir la piété. Pour ne point répéter les mêmes choses à chacune des missions, qui vont désormais occuper la vie entière de l'homme de Dieu, nous remettrons à faire en son lieu un tableau général de la méthode qu'il suivoit dans ces saints exercices, du talent qu'il y déployoit, des pieuses industries auxquelles il avoit recours, des vertus qu'il y pratiquoit, et des fruits abondans que Dieu ne manquoit jamais d'accorder à son zèle. Nous nous bornerons en conséquence à parler des missions dont quelques circonstances méritent une mention particulière.

Telle fut, à Montbernage, l'érection d'une chapelle dédiée à la sainte Vierge, sous le titre de *Reine des Cœurs*, où les fidèles devoient se réunir pour réciter le chapelet.

Montfort jugeoit ce moyen propre à conserver les fruits de la mission, et, dans cette persuasion, il avoit jeté les yeux sur une grange déserte assez avantageusement située. Mais il falloit l'acheter, la décorer d'une façon décente, dresser un autel, et y placer une grande statue de la Mère de Dieu. Comment déterminer ses auditeurs, gens pauvres pour la plupart, à se charger de ces frais? Il parla, et tous à l'envi s'empressèrent de concourir à la bonne œuvre. Bientôt la chapelle fut ornée selon son désir. Pour leur en témoigner sa joie, et sur la promesse qu'ils lui firent, d'être fidèles à venir les dimanches et fêtes, y réciter la prière et chanter la couronne de la sainte Vierge, lui-même leur donna la statue de sa *bonne Mère*, que l'on conserve encore. Il offrit aussi un Cœur entouré d'épines, pour gage de sa propre consécration à la *Reine des Cœurs*. Bien des années après, les fidèles de Montbernage et des environs continuèrent à se réunir en foule, chaque soir, en ce lieu, pour y réciter le chapelet, et cet usage, sans doute, contribua beaucoup à perpétuer les fruits de la mission. Ces heureux fruits s'étoient conservés jusqu'aux jours orageux de la grande révolution de France, où

les habitans de ce faubourg montrèrent, pour la religion et ses ministres, un attachement invariable.

C'est vers ce même temps qu'il faut placer la vocation du premier des frères du *Saint-Esprit*. Un jeune homme de l'Anjou étoit venu à Poitiers, dans l'intention d'y embrasser la règle des Capucins. La première église qu'il rencontra, en arrivant dans la ville, fut celle des Pénitentes. Il y entre, fait sa prière, et récite le chapelet avec beaucoup de ferveur. Montfort, qui se trouvoit alors dans cette église, fut frappé de sa dévotion. Il l'appela, et, après avoir su de lui le sujet qui l'amenoit à Poitiers, il ne lui dit que cette parole de son divin Maître : *Suivez-moi*. Effet merveilleux de la grâce ! il fut obéi sur-le-champ. Ce jeune homme s'attacha dès lors à sa suite, et, malgré les peines de tout genre qu'il y trouva, la vertu de l'homme de Dieu lui inspira toujours une telle estime, il trouva dans sa compagnie tant d'avantages pour son ame, que jamais rien ne fut capable de l'en séparer. Après l'avoir accompagné jusqu'à sa mort, il demeura constamment attaché à ses successeurs. Il en sera souvent parlé sous le nom de frère Mathurin.

La mission que donna Montfort en 1705, dans l'église des religieuses du Calvaire, fut marquée par un événement qui eut les suites les plus fâcheuses. Une multitude de conversions éclatantes combloient de joie le saint missionnaire ; on ne pouvoit désirer un succès plus complet. Mais Dieu ne vouloit pas que son serviteur fût jamais sans croix, et il les proportionnoit aux bénédictions qu'il répandoit sur son ministère. Montfort avoit un jour parlé si fortement contre les mauvais livres, que beaucoup de personnes s'étoient empressées de lui apporter tous ceux qu'elles avoient en ce genre, et ils étoient en grand nombre. Il se rappela la conduite que tint saint Paul à Ephèse, en pareille circonstance. Il fit faire un monceau de ces livres, sur une place voisine de l'église, à dessein d'y mettre publiquement le feu, à l'issue d'un sermon, et de réparer, par cet acte solennel, le scandale qu'avoit causé leur lecture. La chose n'avoit jusque là rien de blâmable ; mais des particuliers, poussés par un zèle indiscret, voulurent renchérir sur l'idée du missionnaire, et firent, à son insu, placer une espèce de figure du diable sur le monceau de livres. Le bruit aussitôt courut parmi la populace, qu'on alloit

brûler le diable. Un prêtre qu'on avoit associé à Montfort pour la mission, mais à qui sa réputation faisoit ombrage, crut l'occasion favorable pour le décrier dans l'esprit des supérieurs. Sans donc le prévenir de rien, il va trouver le grand-vicaire qui, dans l'absence de l'évêque, administrait le diocèse, et lui dépeint tout le ridicule de la cérémonie projetée. Celui-ci, sans plus d'examen, monte aussitôt en voiture, et va droit à l'église. Il trouve le saint missionnaire en chaire, et lui fait, devant tout le peuple, une réprimande où rien n'étoit épargné de tout ce qui pouvoit la rendre plus amère. L'humble prêtre se mit à genoux pour l'entendre, et descendit aussitôt de chaire, sans ouvrir la bouche pour se disculper. Tous les mauvais livres furent bientôt enlevés et dispersés, avec un scandale tout nouveau. Ce fut là l'unique chagrin de l'homme de Dieu; car pour lui l'humiliation étoit une bonne fortune, et l'expérience lui avoit déjà plus d'une fois appris, qu'elle ne faisoit que rendre plus abondans les fruits de son ministère. Le jour suivant, en effet, la clôture de la mission ne s'en fit pas moins de la façon la plus édifiante. Un autre grand-vicaire, M. Revol, évêque nommé d'Oleron, y

prêcha, et releva le mérite de Montfort, autant qu'il avoit été abaissé la veille. Cependant, par amour-propre et par légèreté, on ne laissa pas de faire courir, dans le temps, des relations où le fait étoit raconté de manière à prévenir les esprits contre le saint missionnaire. On en envoya jusqu'à Saint-Sulpice, et nous verrons comment, plus tard, ses ennemis, pour le perdre, se prévalurent des mensonges qu'eux-mêmes avoient accrédités.

De toutes les autres missions que fit Montfort dans le diocèse de Poitiers, nous n'en citerons plus qu'une, celle de Saint-Saturnin, paroisse de la ville épiscopale. L'affluence du peuple y fut la même qu'à toutes les précédentes, et l'abondance des grâces encore plus grande. Il y avoit à l'extrémité de ce faubourg un jardin orné de quatre figures colossales, et qu'on appeloit, pour cette raison, le Jardin des Quatre-Figures. C'étoit comme le rendez-vous général des libertins de la ville, et l'on peut juger des crimes qui s'y commettoient. Le saint missionnaire se crut obligé de réparer tant d'outrages faits à la Majesté divine. Après avoir travaillé tout le jour à la mission, il se retiroit la nuit, dans ce jardin, et y passoit plusieurs heures dans l'exercice

de la prière et de la pénitence. Là, prosterné contre terre, comme son divin Maître au Jardin des Olives, il rappeloit, dans l'amertume de son cœur, les iniquités dont ces lieux étoient souillés. Les larmes baignoient son visage, et le sang couloit sous une cruelle discipline; il eût voulu pouvoir, à ce prix, purifier cette terre profanée. Enfin, il résolut d'y faire faire une réparation publique par ceux-là même qui, plus d'une fois, avoient pris part au désordre. Le 6 février 1706, jour marqué pour la procession générale de la mission, il en dirigea la marche vers le jardin. Quand on y fut arrivé, il fit au peuple une instruction telle qu'on devoit l'attendre d'un saint, et d'un saint qui s'y étoit si bien préparé. Ses vœux furent parfaitement remplis : la réparation fut aussi parfaite que publique. Ce n'étoient, de toutes parts, que larmes et sanglots. Tous s'avouoient coupables et demandoient miséricorde, quand tout à coup le prédicateur, éclairé d'une lumière surnaturelle, répandit la consolation dans tous les cœurs, en assurant, d'un ton prophétique, qu'un jour ce lieu seroit un lieu de prières desservi par des religieuses. Peu de jours après, passant par le faubourg, il y

trouva un pauvre attaqué de maux incurables, et abandonné de tout le monde. Il le prit sur ses épaules, et ne sachant où le déposer, il alla le porter au Jardin des Quatre-Figures, dans une petite chambre pratiquée sous un rocher. Bientôt à ce pauvre il en joignit deux, puis trois aussi misérables, et en confia le soin à de vertueuses demoiselles qui en accrurent le nombre à mesure que les aumônes augmentèrent. Ainsi, sans y penser, Montfort contribua le premier à vérifier sa prédiction; mais elle n'eut son parfait accomplissement que long-temps après, quand l'hôpital des Incurables, bâti en ce même lieu par un grand prieur d'Aquitaine, après avoir été dix ans administré par des personnes séculières, passa, en 1758, entre les mains des filles de la Sagesse. On a toujours remarqué, dans les malades de cette maison, une piété extraordinaire, et dans tous les temps, on l'a regardée comme l'effet des prières du serviteur de Dieu.

Vers cette même époque, madame d'Armagnac, femme du gouverneur de Poitiers, se trouvoit à la dernière extrémité : les médecins l'avoient abandonnée. Le père La Tour, confesseur de Montfort, le pria de dire la

messe pour elle. La messe finie , celui-ci vint lui dire que cette dame recouvreroit la santé. Ce Père , que rien n'étonnoit de la part d'un homme si favorisé de Dieu , l'ayant chargé d'aller lui-même porter cette nouvelle, il obéit sur-le-champ. Arrivé dans la chambre de la malade : « Madame , lui dit-il , vous ne mourrez point de cette maladie ; Dieu veut vous laisser sur la terre , et prolonger vos jours , pour continuer vos charités aux pauvres. » Depuis ce moment , en effet , la malade se trouva mieux , elle guérit bientôt , et vécut encore douze ans.

Ces traits et plusieurs autres de ce genre , indépendamment des vertus et des succès de l'homme apostolique , étoient bien capables , sans doute , d'autoriser sa mission , et de lui concilier l'estime et la confiance ; mais le maître ne veut pas que ses plus chers disciples soient traités autrement que lui : la croix est leur partage. Montfort songeoit à donner une retraite aux religieuses de Sainte-Catherine à Poitiers , et déjà il en avoit commencé les exercices , lorsqu'il reçut de l'évêque une défense de continuer à excercer le saint ministère dans le diocèse. C'étoit la suite de ce qui s'étoit passé à la mission du Calvaire.

Comme bien des personnes blâmoient la rigueur et la précipitation que le grand-vicaire avoit mises dans cette affaire , ses amis avoient pris les devans auprès du prélat pour le justifier. Ils l'avoient fait avec tant d'adresse , que sa bonne foi fut trompée , et qu'il crut ne pouvoir plus , sans inconvénient , employer un ouvrier dont il n'ignoroit ni les vertus ni les talens. Ce n'est pas la seule fois que le saint missionnaire ait été ainsi arrêté ou du moins restreint dans l'exercice de son zèle. Pour n'avoir point à revenir sur ce sujet , nous placerons ici quelques réflexions générales qu'il sera facile d'appliquer aux cas particuliers.

Montfort , comme plusieurs saints , saint Philippe Néri , par exemple , saint Ignace et le pieux Boudon , fut , il est vrai , l'objet de mesures pénibles de la part de quelques supérieurs ecclésiastiques , non pas cependant qu'il ait jamais été frappé d'interdit dans le sens rigoureux de ce mot ; Dieu sans doute le permit pour étancher la soif d'humiliations dont il étoit dévoré , et aussi pour faire partager à plus de diocèses les fruits abondans de son ministère : une torche agitée n'en jette qu'une flamme plus vive. Au reste , il ne fut jamais accusé dans sa doctrine ou ses mœurs.

Ses ennemis mêmes étoient obligés de rendre hommage à l'héroïsme de ses vertus, et ne lui reprochoient que des singularités et des excès de zèle. Dans ces rencontres où la nature blessée se réveille et se montre telle qu'elle est, il se conduisit toujours en saint. Bien loin de murmurer, de résister, de se justifier avec chaleur, on le vit en toute rencontre semblable à l'agneau devant celui qui le tond. Pas une plainte, pas un délai d'obéissance, le plus souvent même pas un mot de justification. Aussi ce qui pouvoit jeter des ombres sur sa vertu, ne fit-il que la rendre plus éclatante. Quant aux prélats qui le traitèrent avec rigueur, la suite de cette histoire prouvera que tous furent trompés par les intrigues, ou entraînés par les importunités de ses ennemis, qui ne pouvoient manquer d'être nombreux. En effet, sans parler des impies et des libertins à qui l'on ne fait pas impunément la guerre, que de gens de bien sont trop faciles à croire les bruits les plus faux, et trop prompts à s'alarmer des criaileries qu'occasionne toujours un zèle extraordinaire ! Puis, que de Pharisiens à qui la jalousie fait dire des serviteurs comme du maître : *Voilà que tout le monde le suit !* Combien

surtout ne peuvent, sans un secret dépit, voir le contraste d'une vie sainte rapprochée de la leur ! Mais les plus acharnés ennemis de Montfort furent les jansénistes, dont la haine s'aidoit de toutes les intrigues et de tous les mensonges pour poursuivre sans relâche, d'un bout de la France à l'autre, quiconque se montrait ennemi de leurs erreurs. Ils ne pardonnèrent jamais au saint prêtre son refus de travailler, à Nantes, dans une société de leurs amis, et son attachement inviolable à leurs plus grands antagonistes, les Jésuites, ses anciens maîtres et ses directeurs habituels. Leur haine ne put que s'accroître, quand il eut reçu du souverain Pontife la mission spéciale de combattre leur hérésie. Ils étoient, comme on le sait, puissans auprès de plusieurs évêques, dont quelques-uns favorisoient, partageoient même leurs erreurs. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient réussi à faire tomber sur le serviteur de Dieu des coups qui ne devoient pas être pour lui. Au reste, il n'y eut, selon toute apparence, au moins dans certains cas, que restriction de pouvoirs, peut-être même que simple conseil de n'en pas user ; car comment concilier, par exemple, l'interdit dont on a prétendu que

Montfort fut frappé, en septembre 1710, par l'évêque de Nantes, avec le certificat authentique du 10 mai 1713, où le même prélat atteste non-seulement que *ce zélé missionnaire est tout-à-fait recommandable par ses bonnes mœurs et sa saine doctrine, par sa piété et sa modestie*, mais encore qu'il n'a été, à sa connoissance, *frappé d'aucune censure ecclésiastique*? Il est incontestable, du moins, que ces rigueurs, quelles qu'en aient été la nature et la cause, n'ont pas empêché que le serviteur de Dieu n'ait conservé, dans les lieux mêmes de ses humiliations, un nom sans tache, et la réputation d'un saint. Grand nombre de personnes âgées et dignes de foi l'ont attesté juridiquement devant les évêques de ces mêmes lieux.

Revenons à la mesure prise par monseigneur de Poitiers. Elle auroit lieu d'étonner de la part d'un prélat aussi pieux et aussi catholique, si l'on ne savoit que l'abbé de Saint-Cyran, chef du jansénisme en France, ayant été grand-vicaire de ce diocèse, n'y avoit malheureusement que trop répandu l'hérésie dans le clergé comme dans le peuple. Les témoignages avantageux qu'a rendus, quelques années après, à la mémoire du serviteur de Dieu,

le même évêque de Poitiers, prouvent que sa bonne foi avoit été trompée, et même qu'en croyant devoir éloigner Montfort de son diocèse, il n'avoit pas pour cela cessé d'estimer son talent et sa vertu. Celui-ci, dans cette circonstance, ne se crut pas obligé de se justifier, et, renonçant à poursuivre là ses travaux apostoliques, il résolut de ne glorifier Dieu que par son silence et son abjection. Il prit d'autant plus facilement ce parti, que l'occasion lui parut ménagée par la Providence pour exécuter un projet conçu depuis long-temps. C'étoit de faire le pèlerinage à Rome, afin d'y soumettre au successeur de saint Pierre le désir qu'il avoit toujours eu d'aller prêcher l'Évangile aux infidèles, et chercher au milieu d'eux l'occasion de verser son sang pour Jésus-Christ. Tel étoit, du moins, le but principal de ce voyage. Il ne voulut pas l'entreprendre sans avoir auparavant consulté son confesseur; mais une fois assuré de son agrément, il ne différa plus à partir.